

geais que Dieu voit tout et que rien n'arrive dans ce monde sans son ordre ou sans sa permission.

— Voilà la foi chrétienne ! — dit le prêtre avec exaltation, — le catéchisme des enfants, l'éducation qu'une orpheline abandonnée reçoit d'une religieuse ! Et vous Madame, — dit-il à la supérieure, — supporterez-vous patiemment une vie consacrée à instruire de telles élèves ?

— Oh ! — répliqua la religieuse en élevant les mains avec un doux sentiment de joie et de reconnaissance, — les maux que j'ai soufferts n'auront donc point été inutiles !

— Non, dit le prêtre, — le désespoir chrétien se traduit en grandeur au dedans de l'âme qui le porte, et se déverse au dehors en dévouements sublimes. Soyez donc fière de votre partage et tressaillez d'allégresse ; les mères qui vivent dans le monde et qui voient croître autour d'elles leurs fils dans le bonheur et la joie, songent rarement, croyez-le, qu'il est sous le ciel, d'autres enfants, tendant en vain les bras, et que la religion et la douleur seules peuvent recueillir et savent élever à la hauteur des héros.

Le prêtre, la religieuse et Henriette, versèrent quelques larmes ; puis cette dernière poursuivit :

— La persécution dont j'ai été victime peut se renouveler ; et si cela arrivait, croyez-vous, mon père, qu'en échange de mes souffrances supportées sans faiblesse, Dieu daignât protéger et bénir mes enfants, veiller sur eux et leur donner, au prix des larmes de leur mère, le pain de chaque jour, la force de le gagner par le travail, et plus encore, qu'il leur accordât de vivre et de mourir fidèles aux principes de religion et d'honneur auxquels j'aurais rendu témoignage, ainsi que vous l'avez dit, par la patience et la force ?

— Oui, ma fille, car Dieu n'a rien à refuser à ses anges ! mais éloignez de vous toute idée d'avenir funeste ; pendant quelques jours, restez dans cette retraite, qui doit vous rappeler bien des doux souvenirs, et laissez-moi écartier au dehors tous les obstacles qui pourraient encore s'opposer à votre bonheur. Bertrand a retrouvé la santé ; vos enfants ont grandi ; vous êtes libre ; plus rien qu'un léger sacrifice, si toutefois on peut appeler ainsi une semaine ou deux passées dans l'asile où vous avez été élevée. Je viendrai vous voir, Bertrand vous amènera les enfants, et bientôt vous sortirez pour être à jamais rendue à votre fille. Adieu, ma fille, je vous laisse avec une mère ; priez pour moi, car aujourd'hui je vais courir de grands dangers. Si Dieu voulait que vous ne me revissiez plus, souvenez-vous de ce dernier entretien, et songez quelquefois à votre vieil ami.

L'abbé fit quelques pas pour sortir, puis se retournant brusquement.

— Henriette, — dit-il, — vous ne m'avez pas appris si, pendant votre détention, vous avez aperçu un autre homme que le nègre ?

— Aucun autre mon père.

— Et il ne vous a jamais outragée, même en paroles ?

— Jamais.

— Et quand vous a-t-on soustrait les papiers ?

— Probablement pendant mon sommeil.

— C'est bien, ma fille ; suivez les con-

seils de votre digne mère. Si je ne puis venir, j'enverrai quelqu'un vous porter mes instructions. Vous le reconnaîtrez à ce chapelet, qu'il vous présentera. Au revoir, mes enfants, Dieu veillera sur vous.

La religieuse et Henriette tombèrent à genoux.

— Avant de nous quitter, votre bénédiction, mon père ! — s'écria la supérieure.

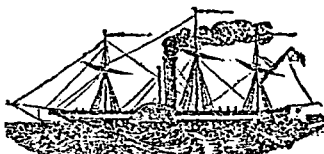
Le vieillard étendit la main sur leurs fronts inclinés, puis s'éloigna rapidement, sans ajouter une parole.

(Fin du premier volume.)

(A continuer.)

L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE.

QUEBEC, 19 MAI, 1848.



SUITE DES NOUVELLES APPORTÉES PAR LE BRITANNIA.

Nos journaux de Paris jusqu'au 20 avril inclusivement que nous avons reçus le 12 du courant, nous permettent d'offrir à nos lecteurs les détails des nouvelles contenues dans notre dernier numéro.

FRANCE.

PARIS, 16 avril.

DEMONSTRATION DE LA GARDE NATIONALE.

Depuis plusieurs jours, le ciel était triste, sombre ; de gros nuages noirs s'amoncelaient sur nos têtes. Hier, dès le matin, l'horizon s'était rasséréné, le soleil radieux avait dispersé les nuages ; c'était une belle journée qui se levait sur Paris. Cette journée est appelée à laisser dans la capitale de longs et beaux souvenirs ; elle portera des fruits heureux pour toute la France.

Voici ce qui s'est passé :

De très-bonne heure, la population honnête et paisible avait remarqué avec une certaine inquiétude le mouvement extraordinaire qui se manifestait dans les rues et sur les quais aboutissant au Champ-de-Mars. Bientôt de nombreuses colonnes se succédèrent, toutes se dirigeant vers le même point, le Champ-de-Mars. Les premiers rassemblements pouvaient s'expliquer par le rendez-vous que, disait-on, les corps d'états s'étaient donné afin d'élire quatorze capitaines d'état-major, qui devaient être pris dans les diverses industries ; mais ils grossissaient de moment en moment avec tant d'intensité, qu'il y avait tout lieu de craindre que des malintentionnés se cachassent derrière des citoyens inoffensifs.

Ces appréhensions n'étaient d'ailleurs que trop bien justifiées par ce qui se passait depuis plusieurs jours dans quelques clubs, par les sourdes rumeurs qui circulaient et les articles irritants de certains journaux. Le matin même, un journal qui passe pour être l'organe des clubs des démocrates exaltés et des communistes, convoquait tous les révolutionnaires ses amis, dans ses bureaux, afin de se serrer et de se concerter pour tenir tête à ce qu'ils appellent la réaction. On pouvait croire que les impatients de la démagogie voulaient suivre, par anticipation, le conseil donné par le *Bulletin de la république*, pour le cas où l'Assemblée nationale serait une fausse représentation de la France ; et qu'ils allaient tenter de vaincre la majorité du gouvernement provisoire, parce qu'elle n'était pas l'expression de la vérité sociale.

Ces provocations imprudentes, cette agitation dans les rues, ces rassemblements à jour donné, à

heure fixe, n'avaient point échappé à la vigilance du préfet de police, M. Caussidière, nous le constatons avec plaisir. Des détachements de la garde mobile n'ont pas tardé à paraître sur les lieux. Des officiers d'état-major allaient et venaient, portant des ordres et remportant des renseignements ou des réponses. Les hommes de la garde urbaine s'y montraient aussi en grand nombre.

Pendant ce temps-là, on battait le rappel de la garde nationale dans tous les quartiers de Paris ; baguette magique dont le coup réunit spontanément, et de tous les points les plus éloignés de la capitale, plus de 150,000 gardes nationaux. Les uniformes, les habits bourgeois, les blouses, les fusils de munition, les fusils de chasse pour les citoyens qui ne sont point encore armés, tous s'y mêlaient, s'y confondaient dans un même sentiment de patriotisme et d'émulation vraiment civique pour l'ordre.

Les gardes nationaux, ainsi réunis à la hâte, étaient dirigés sur l'Hôtel-de-Ville. La garde mobile défendait sur les quais.

BULLETIN DE LA REPUBLIQUE N° 16.

Ministère de l'Intérieur.

Paris, le 15 avril 1848.

« Citoyens, nous n'avons pu passer du régime de la corruption au régime du droit dans un jour, dans une heure. Une heure d'inspiration et d'élégance a suffi au peuple pour consacrer le principe de la vérité ; mais dix-huit ans de mensonge opposent au régime de la vérité des obstacles qu'un souffle ne renverse pas ; les élections, si elles ne font pas triompher la vérité sociale, si elles sont l'expression des intérêts d'une caste, arrachées à la confiance loyauté du peuple, les élections, qui devaient être le salut de la république, seront sa perte, il n'en faut pas douter. Il n'y aurait alors qu'une voie de salut pour le peuple qui a fait les barricades, ce serait de manifester une seconde fois sa volonté et d'ajourner la décision d'une fausse représentation nationale.

« Ce remède extrême, déplorable, la France voudrait-elle forcer Paris à y recourir ? A Dieu ne plaise ! Non, la France a confié à Paris une grande mission. Le peuple français ne voudra pas rendre cette mission incompatible avec l'ordre et le calme nécessaires aux délibérations du corps constituant. Paris se regarde, avec raison, comme le mandataire de toute la population du territoire national ! Paris est le poste avancé de l'armée qui combat pour l'idée républicaine. Paris est le rendez-vous, à certaines heures, de toutes les volontés généreuses, de toutes les forces morales de la France. Paris ne séparera pas sa cause de la cause du peuple qui souffre, attend, et réclame d'une extrémité à l'autre du pays. Si l'anarchie travaille au loin, si les influences sociales pervertissent le jugement ou trahissent le vœu des masses dispersées et trompées par l'éloignement, le peuple de Paris se croit et se déclare solidaire des intérêts de toute la nation.

« Sur quelques points, la richesse réclame ses privilèges et nous menace de la douleur de vaincre, quand nous aurions voulu seulement persuader... »

Notez bien que le jour où l'on a placardé sur les murs de Paris ce fameux *Bulletin* 16, c'était samedi, la veille du mouvement communiste ou supposé tel, qui a provoqué la grande manifestation de dimanche. Ne pourrait-on pas croire, comme le fait remarquer un journal, que les impatients de la démagogie voulaient suivre, par anticipation, le conseil donné par le susdit *Bulletin*, pour le cas où l'Assemblée nationale serait une fausse représentation de la France ?

La corrélation entre cette publication de la veille et les faits du lendemain était si manifeste, si déplorable, si compromettante pour le chef du département de l'Intérieur, sous le patronage duquel paraissent tous les jours les bulletins de la république, toute la population parisienne s'en était si vivement émue, si justement indignée, que M. Ledru-Rollin, s'il faut en croire le *Sicel*, a jugé prudent de se défendre contre cette explosion de l'opinion.

Le *Sicel* déclare avoir d'une manière positive que « le ministre de l'Intérieur et même ses subordonnés n'avaient pris aucune part à la rédaction de ce malencontreux bulletin. » C'est par un concours de circonstances fortuites tout-à-fait extraordinaires que ce bulletin ainsi rédigé a été publié à l'insu du ministre. « Dès que M. Ledru-Rollin a été averti, ajoute la même feuille, il a, dit-on, envoyé à la poste pour arrêter le paquet, qui malheureusement venait d'être expédié dans les départements. » C'était vraiment jouer de malheur !

Mais, passant condamnation de la participation